

Temps et sérendipité

Olivier Lamoureux-Lafleur

Numéro 134, hiver 2020

Sérendipité : l'intelligence accidentelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92585ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamoureux-Lafleur, O. (2020). Temps et sérendipité. *Inter*, (134), 10–15.

TEMPS
ET SÉRENDIPITÉ

OLIVIER
LAMOUREUX-LAFLEUR



Le concept de sérendipité est certes plus populaire que jamais dans l'univers de la littérature scientifique. En 2009, la revue française *Sciences humaines* l'a même consacré « mot de l'année ». Le terme attire une petite masse de théoriciens et théoriciennes qui veulent définir son étymologie, son origine, son histoire, ses multiples sens et ses contradictions. Est-ce que ce concept ne sert qu'à faire vendre des livres et des revues ? Non. Malgré l'esprit curieux, intrigant et enivrant qui habite la sérendipité, il a une raison d'être qui dépasse largement le spectre de la fantaisie universitaire. En dépassant une certaine mise en valeur déraisonnée du concept, je propose de mettre en lumière l'état de la sérendipité ou son champ des possibles dans un monde qui est confronté plus que jamais à l'accélération sociale et à la compression des temporalités.





Le spectre sérendipien

Pour Pek van Andel et Danièle Bourcier, la sérendipité « est le don de faire des trouvailles ou la faculté de découvrir, d'inventer ou de créer ce qui n'était pas recherché dans la science, la technique, l'art, la politique et la vie quotidienne, grâce à une observation surprenante »¹. Malgré son caractère très stérile, cette définition offre une explication relativement précise du mot. Que l'on parle d'observations surprenantes, d'accidents, de hasard, de trouvailles, d'éléments inattendus, d'heureuses rencontres, la sérendipité n'émerge pas des dictionnaires ni des manuels théoriques : elle apparaît devant la personne qui est disposée à la rencontrer. L'état d'esprit et la posture réflexive doivent dès lors se conjuguer avec une certaine curiosité pour que le phénomène sérendipien se révèle. C'est en quelque sorte l'éthos, cette manière d'être en ce monde, qui nous dispose ou non à faire des découvertes inattendues. En s'inspirant du conte perse des *Trois princes de Serendip*, Horace Walpole, le premier à développer le concept de *serendipity* en 1754, s'attarde au raisonnement qui conduit à la chose sérendipienne. Dans les mots de Catellin, il défend ainsi « l'idée que l'imagination, en tant que forme de l'expérience humaine, joue un rôle structurant dans l'invention. Si la sagacité [vivacité de l'esprit] est du côté de la raison, le hasard procure un espace de liberté imaginative propice à l'émergence des idées incidentes, ces idées non recherchées qui révèlent le sens même de ce que l'on découvre »².

De Walpole à ce jour, le concept a été tantôt oublié, tantôt réinterprété, tantôt galvaudé. Au-delà des multiples interprétations qui jalonnent son histoire, la sérendipité n'a absolument rien de mystique, et il faut se tenir loin des nombreuses interprétations hagiographisantes qui proposent des définitions parfois pseudo-ésotériques. Même si plusieurs auteurs prennent un malin plaisir à coder, conceptualiser et tracer les voies qui mènent à la sérendipité, cette démarche n'est ni plus ni moins qu'antinomique. L'imprévu ne se prévoit pas, tout comme il n'existe pas de méthode pour découvrir ce qui n'est pas recherché, et ce, même si nous tentons par tous les moyens de programmer la sérendipité, de la faire faussement advenir. De là l'importance de comprendre que ce qui s'y trame en amont comme en aval n'est pas de l'ordre du normatif, du normé, du normal.

Déjà, en 1948, le sociologue Robert Merton soulignait la présence de l'anormal dans le processus y menant : « Le phénomène de sérendipité concerne l'expérience assez générale de l'observation d'une donnée non anticipée, anormale et stratégique [...] »³. Si Merton s'intéressait davantage aux conditions de la sérendipité dans le monde scientifique, nous pouvons utiliser cet élément clé qu'est l'anormalité comme objet non recherché pour mieux cerner les conditions menant à l'imprévu dans un espace social de plus en plus marqué par des codes temporels qui régulent le rythme de vie. Plus simplement dit, il serait plutôt banal d'avancer qu'une personne qui a un rythme de vie surchargé, un rythme qui épouse des codes spatiotemporels normatifs, n'est pas dans une bonne disposition pour déchiffrer le potentiel créateur de l'inattendu. La normativité spatiotemporelle, telle qu'instituée dans un ensemble régulé de codes sociaux, de manière d'agir et de manière d'être dans le temps, agit comme agent de submersion des découvertes accidentelles. Autrement dit, un temps codifié implique une façon de découper ses activités de vie en fonction d'une trame temporelle régularisée et normée. En ce sens, la jeune famille X qui veut faire une randonnée dans la montagne Y doit se renseigner à propos des différents sentiers avant de commencer l'ascension. Le ou la guide lui conseillera de prendre le sentier familial qui est tout défini par sa durée, son espace et même son nom pour ce type de marche : 1 heure 15 minutes pour faire l'aller-retour du sentier. Le temps tient ainsi lieu de balise normative pour comprendre comment vivre l'espace, voire le consommer. Les attentes temporelles orientent l'ascension des randonneurs tout comme ce qu'ils découvriront en 1 heure 15 minutes.

Nous manquons de temps ?

Les nombreuses vagues d'accélération provoquées par les multiples et diverses innovations techniques ont contribué à l'accélération sociale au courant de la modernité et, de façon plus effrénée, de la postmodernité. Nul doute, la naissance, le développement et la croissance débridée de l'économie capitaliste ont fortement teinté ces formes d'accélération qui concernent autant la technique et les transformations sociales que le rythme de vie. Conséquemment, à ce jour, nous subissons une logique de compression des épisodes de vie par unité de temps. Le temps passé est considéré par bon nombre de personnes comme un temps mort, et le temps présent, l'« ici et maintenant », est d'ores et déjà bien vendu et institué comme l'unique modèle temporel à adopter pour être synchronisé avec notre monde occidental. L'urgence de vivre, la compression d'expériences par unité de temps, nous amène ainsi à considérer le temps présent comme insatisfaisant, à un point tel que le présent lui-même se raccourcit ! Il faut constamment croiser le temps présent avec le temps futur afin de nous assurer de ne pas rencontrer un temps non colonisé par les modèles temporels concrets, ou ce que j'appellerais un temps libre en son sens émancipateur. Une telle anticipation temporelle, qui se perpétue, peut déclencher de l'anxiété chez plusieurs. C'est d'ailleurs ce que de nombreux psychologues et sociologues démontrent, et pour cause : est-ce vraiment surprenant d'entendre çà et là quelqu'un dire qu'il manque de temps ? Et pourtant, grâce aux avancées technologiques et sociales, nous avons techniquement plus de temps pour gérer nos différents épisodes de vie qu'il y a des siècles.

Le temps affecte la sérendipité

Non seulement l'imprévu est imprédictible, mais encore faut-il être disposé à prendre le temps de le remarquer. Dans un monde où les exigences de synchronisation temporelle sont ancrées dans le quotidien, il peut paraître de plus en plus difficile pour les acteurs sociaux de refuser les modèles temporels imposés par nos sociétés occidentales et postmodernes. C'est ce qui amène Hartmut Rosa à écrire qu'« en tant qu'individus, nous ne déterminons pratiquement jamais le rythme, la vitesse, la durée et la séquence de nos activités et de nos pratiques, qui sont presque toujours déterminés par les modèles temporels collectifs et les exigences de synchronisation de la société »⁴.

Encore une fois, notre rapport au temps, qu'il soit linéaire ou circulaire, nous dispose ou non à faire des découvertes accidentelles. Lorsque nous menons une quelconque recherche dans des délais circonscrits et avec des exigences de performance, nul doute que nos œillères temporelles nous empêchent de considérer et de fouiller la présence de données inattendues. S'il y porte attention, le marcheur a le temps de percevoir les détails de son environnement spatial. Il remarquera l'ornementation de la corniche qui décore le haut du triplex au coin des rues X et Y, alors que le cadre spatiotemporel de déplacement de l'automobiliste l'en empêchera. Lui ne verra que des bribes, les grandes lignes du paysage qu'il franchit en dévorant les kilomètres. Le rythme de vie affecte donc directement le caractère typique ou atypique, normatif ou non normatif, recherché ou non, de ce que nous sommes amenés à trouver dans nos recherches générales. Alors que les circonstances de vie sont manipulées de toute part pour être idéalement prévisibles, pour que nous puissions en tirer un profit, un plaisir direct et rapide, tout en contribuant au développement économique, il est clair que les circonstances imprévues ont tendance à devenir, au fil du temps, davantage imprévues. C'est ainsi que la domination normative du temps écarte les sérendipiteurs de leurs potentielles découvertes.

En suivant ce raisonnement, notre conception du temps joue sur le champ des possibles de la sérendipité. La normativité temporelle affecte notre disposition à concevoir et à composer avec une trouvaille inattendue. Comme Merton l'avancé précédemment, la sérendipité concerne une « expérience » où nous observons quelque chose d'anormal. Or, la compression des temporalités affecte l'horizon de nos attentes et, comme le laisse entendre l'expression de Walter Benjamin, cela contribue directement à une « perte d'expérience »⁵. L'authenticité des expériences quotidiennes, notre vécu, s'amenuise au fur et à mesure que ces expériences s'accroissent, se compressent et se fragmentent. Elles ne se fragmentent pas seulement dans le temps, mais dans leurs représentations symboliques et dans la manière dont elles sont incorporées à l'être, à son devenir et à celui de sa société. Ce faisant, l'authenticité de l'expérience perd de sa substance lorsqu'elle est complètement synchronisée avec les exigences spatio-temporelles. Plus elle est répétée, plus elle devient banale et plus elle apporte une lourdeur qui mine le quotidien. Par-delà la lourdeur du temps et la fragilité des traces mémorielles qu'un tel rapport au monde induit, le temps vécu, lorsque piloté par des attentes particulières et normatives, ne fait que très peu de place au phénomène sérendipien. Déterminer ce qui est anormal et non recherché ou l'absence de cette faculté, ne pas se plier totalement aux exigences de synchronisation temporelle ou les épouser, comprendre l'unicité de l'expérientiel ou répéter constamment les mêmes épisodes de vie, sont donc tous des facteurs qui jouent sur la disposition ou l'indisposition conduisant à cerner la chose sérendipienne.

La sclérose de la sérendipité

Qui plus est, le développement accéléré de la connaissance générale participe au rétrécissement des potentialités d'émergence du phénomène sérendipien. Les divers champs de la connaissance scientifique et leurs multiples paradigmes des plus éclatés et dispersés, comme ceux de la vie pratique, sont plus que jamais défrichés, colonisés, documentés, analysés, interprétés, suggérés, imposés et vécus. Il ne reste plus d'îles à découvrir sur la Terre. Il ne reste pratiquement plus de tribus éloignées à rencontrer. Ce qui était inaccessible sur notre planète il y a 50 ans l'est aujourd'hui. Au-delà de ces allégories, il n'en demeure pas moins que la sérendipité persistera dans le temps, mais que son champ des possibles s'atrophiera. Ce n'est justement pas par hasard si plusieurs chercheurs évoquent de plus en plus des cas de figure qui s'apparentent à la pseudo-sérendipité. La distinction que fait Royston Roberts entre ce qui relève de la pseudo-sérendipité et la sérendipité a le mérite d'être claire : *« I have coined the term pseudoserendipity to describe accidental discoveries of ways to achieve an end sought for, in contrast to the meaning of (true) serendipity, which describes accidental discoveries of things not sought for »*.

Enfin, il ne suffit que de regarder du côté des changements climatiques pour saisir la profonde richesse des rencontres accidentelles ou des heureuses rencontres et pour comprendre à quel point l'être humain doit capter la potentialité créatrice de la sérendipité. Aussi tragique que cela puisse paraître, l'humanité a réussi à trouver les moyens de parvenir à tracer les chemins de sa propre extinction en imposant des poussées d'accélération sociale plurielles et dévastatrices. Faire place à la décélération ne nuirait certainement pas à redorer le champ des possibles de la sérendipité. Encore là, aurons-nous suffisamment de temps pour y parvenir ? En traduisant librement les mots de Leonard Cohen, j'avancerais qu'« il y a une brèche en toute chose, c'est par là qu'entre la lumière ».

- 1 Danièle Bourcier et Pek van Anel, *De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit : leçons de l'inattendu*, Hermann, 2013, p. 5.
- 2 Sylvie Catellin, *Sérendipité : du conte au concept*, Seuil, 2014, p. 17.
- 3 Robert Merton, *American Sociological Review*, vol. XIII, n° 5, octobre 1948, p. 506.
- 4 Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération : vers une théorie critique de la modernité tardive*, La Découverte, 2013, p. 23.
- 5 *Ibid.*, p. 179.
- 6 Royston Roberts, *Serendipity: Accidental Discoveries in Science*, Wiley, 1989

p.11
Abraham Poincheval, *Vigie*, La Criée centre d'art contemporain, Rennes, 2016. Photo : Benoit Mauras.

p.12
Abraham Poincheval, *Vigie*, Nuit blanche, Paris, 2016. Photo : courtoisie de l'artiste.